



didi18

Présente

Diane King

Les Survivants Allemands des Atrocités commises par les Alliés,
l'Histoire Allemande racontée par les Allemands.

Interview de Karin Manion

La Ligue des Révisionnistes Extraordinaires présente

Les Survivants Allemands des Atrocités commises par les Alliés,
l'Histoire Allemande racontée par les Allemands

Interview de Karin Manion par Diane King, à Toronto, Canada, juillet 2016.

Diane King - Bonjour, je suis Diane King je me trouve à Toronto au Canada, nous sommes ici au nom de La Ligue des Révisionnistes Extraordinaires afin d'interviewer les survivants allemands des atrocités commises par les Alliés. Notre première interview va se faire avec une de mes amies très chères que je connais depuis de nombreuses années. Elle s'appelle Karin Manion et elle va nous raconter son histoire telle qu'elle l'a vécue. Bonjour Karin.

Karin Manion - Bonjour Diane, cela me fait plaisir de vous revoir.

Diane King - Cela me fait plaisir également.

Karin Manion - Soyez la bienvenue au Canada.

Diane King - Merci, me voilà à nouveau ici. Nous aimerions connaître votre vécu, vos origines, nous pouvons commencer par cela et je vous poserai des questions.

Karin Manion - D'accord. Eh bien, je suis née à Berlin, au plus fort de la guerre en 1941 et peu de temps après nous avons été évacués de la ville car le Reich s'attendait à des bombardements sur la capitale. Les évacués devaient aller rejoindre les membres de leurs familles. Ma famille se trouvait en Prusse Orientale, la province d'Allemagne située le plus à l'Est pratiquement à la frontière avec la Russie. C'est donc là où nous sommes allés. Ma grand-mère était là et nous avons donc vécu là pendant un certain temps. Jusqu'à ce que... Les Russes se rapprochaient et ils étaient en train d'envahir le pays et les gens ont commencé à entendre parler des atrocités commises par les Russes à avoir peur et donc nous avons fui. Bien sûr, lorsqu'on prend la fuite, on ne peut pas emmener grand chose. Nous n'avions que les vêtements dont nous étions vêtus et un sac et bien sûr nous étions à pied il n'y avait aucun moyen de transport. Des centaines d'autres gens comme nous ont fait la même chose. Nous sommes partis en octobre 1944, c'est à ce moment-là que nous avons quitté notre pays, notre héritage. Ma grand-mère pensait que nous le réverions peut-être mais nous n'y croyions pas. Mais finalement sa prédiction s'est réalisée : nous ne sommes jamais plus retournés là-bas. Bref, l'hiver 1944-1945 en Prusse Orientale fut extrêmement rigoureux et nous étions à pied. La température était inférieure à la température de congélation. Nous étions quatre : ma mère, ma grand-mère, l'enfant dont ma grand-mère s'occupait et moi. La mère du petit garçon était perdue et nous l'avons donc emmené avec nous. Bref, nous avons pris la fuite à pied et l'idée était d'aller à l'Ouest et c'est ce que nous avons fait. Sur le chemin, les troupes russes ont commencé à arriver sur la route principale dans leurs véhicules blindés et ils roulaient sur tous ceux qui se trouvaient là. Nous avons donc opté de poursuivre le voyage sur la glace. Il y

avait un bras de mer le long de la Baltique et nous avons voyagé sur la glace. Nous étions des milliers. Une colonne entière de réfugiés. Soudain, la chose la plus horrible que je n'oublierais jamais, des bombardiers russes sont arrivés. Ils nous ont bombardé. Ils ont ciblé les réfugiés : femmes et enfants. C'était terrible. Les chevaux hennissaient. Ils s'enfonçaient et se noyaient sous la glace qui avait rompu. La glace avait cédé et les gens se noyaient. Mais nous sommes passés. Nous devions avoir un ange gardien avec nous. Tant bien que mal nous avons pu passer et toucher terre. Nous avons eu beaucoup de chance. Le jeune garçon qui était avec nous n'arrêtait pas de dire à ma grand-mère pendant qu'on était bombardés : *"Grand-mère prie, grand-mère prie."* J'imagine que quelqu'un a entendu nos prières et nous sommes arrivés vivants. Nous sommes arrivés à Gdynia. C'est un port sur la mer Baltique. À ce moment-là, la marine allemande sur ordre, avait décidé de réquisitionner tous les navires disponibles, et ils ont évacué par bateaux les réfugiés qui arrivaient de l'Est. Ma mère qui était à un stade avancé de sa grossesse à ce moment-là a pu obtenir un laissez passer pour embarquer sur le Wilhelm Gustloff. Nous étions en train d'embarquer sur le Gustloff et mon Dieu ils n'ont pas voulu laisser ma grand-mère monter. Je ne sais pas pour quelle raison. J'aurais voulu lui demander quand elle était encore vivante mais en ce temps-là je n'étais pas intéressée par ce qui s'était passé à l'époque. Quand elle a vu qu'ils ne la laissaient pas venir avec nous, ma grand-mère nous a dit : *"Allez-y les enfants, je reste ici. Sauvez vos vies."* Maman a dit : *"Non. Nous avons mis 4 mois afin d'arriver ici ensemble, ce n'est pas pour nous séparer maintenant."* Ma mère s'est retournée et a donné les billets. Les femmes sur le bateau se sont disputées afin d'avoir ces billets. Puis nous sommes partis. Eh bien, ensuite tout le monde sait, l'histoire sait ce qui s'est produit ensuite.

Diane King - Avez-vous vu ce qui s'est passé avec le Wilhelm Gustloff ?

Karin Manion - Eh bien, nous n'étions pas à bord. Je me souviens avoir débarquée. Fin janvier 1945, nous avons appris qu'après avoir quitté le port, le Gustloff avait été torpillé. Le navire était conçu pour transporter 1,880 passagers or il y avait plus de 10,000 personnes à bord. Ils avaient vidé la piscine afin de faire de la place pour les gens, de sorte qu'ils puissent en prendre le plus possible. Mais quand le Gustloff a coulé - il avait été torpillé - en 62 minutes il avait coulé. Très peu de gens purent être sauvés. Je pense qu'ils ont sauvé environ 800 personnes, les autres sont mortes noyées. Nous avons eu de la chance.

Diane King - Vous aviez des anges gardiens.

Karin Manion - Oui certainement. Nous avons donc dû trouver une autre solution pour nous éloigner de...

Diane King - Pour traverser [la Baltique].

Karin Manion - ... de la zone et des Russes. Nous avons trouvé un autre bateau. C'était un cargo. Ma mère a dit que ce bateau s'appelait *"un silt"*. J'ai cherché dans les journaux de la Prusse Orientale car ils avaient parfois des articles sur les navires qui ont été coulés à cette époque. Ainsi que tous les bateaux qui étaient venus au secours des réfugiés mais je ne l'ai

toujours pas trouvé. Tout ce que je sais c'est que c'était un silt et que s'était un cargo ouvert c'était terrible, l'eau passait par- dessus, nous étions au fond il n'y avait pas de toilettes, nous avions des seaux et l'équipe à bord nettoyaient tout avec un tuyau d'arrosage.

Diane King - Combien de temps cela a-t-il pris pour traverser et où alliez-vous ?

Karin Manion - Eh bien, nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous allions. Je ne peux pas me souvenir du temps que cela a pris. Un jour, deux jours peut-être ? Nous avons débarqué au Danemark. Et au Danemark, nous nous sommes retrouvés dans un camp de réfugiés. Il y avait plusieurs camps de réfugiés au Danemark. Celui où nous avons atterri s'appelait Gedhus Grove, il y avait un aéroport tout proche. C'était au milieu de nulle part. Il y avait une clôture tout autour et des baraquements de bois. Nous avions l'électricité, pas d'eau courante, et tout était plutôt primitif. En hiver, la neige passait à travers les ouvertures de la baraque, ce n'était pas très agréable. Je crois que les Danois n'aimaient pas notre présence ici, mais nous étions là, les réfugiés. La nourriture était mauvaise. Les conditions étaient mauvaises. Je me souviens de ma mère se levant au milieu de la nuit, pour chasser les insectes qui se trouvaient dans la literie. Ma mère a donné naissance à mon frère à la fin du mois de mai. Elle avait donc son bébé avec nous dans la baraque et les insectes de literie appréciaient les bébés. Donc, ma mère se levait toujours la nuit pour chasser les insectes de literie. En règle générale, les réfugiés doivent bénéficier de protection, selon les Conventions de Genève. Nous ne l'étions pas. Nous étions simplement là, dans cet endroit entouré de clôture de barbelés et de temps à autre - en fait assez régulièrement - une escouade venait là avec des fusils et des baïonnettes. Ils nous volaient. Ils s'appelaient eux-mêmes les "*Combattants pour la liberté danois*". Nous n'avions déjà pas grand chose, seulement les choses que nous avons pu emporter avec nous. Ils appréciaient particulièrement les radios. N'importe quels appareils électriques. Ma mère avait une petite assiette chauffante qu'elle utilisait pour faire réchauffer le lait du bébé et un jour quand ces combattants pour la liberté sont arrivés on a entendu dire que la "razia", (ils appelaient cela la "razia", une attaque) ma mère a vite débranché ce petit appareil chauffant j'étais dans mon lit et elle a fourré la chose sous la couverture du lit, c'était bouillant. Je levais les jambes pour que la couverture ne touche pas l'assiette chauffante. Bref, ils sont partis et il n'y avait pas grand chose d'autre qu'ils pouvaient nous voler. Mais cela arrivait régulièrement. La nourriture était mauvaise. Ils nous donnaient seulement... Il n'y avait qu'une seule cuisine. Quelqu'un y faisait la cuisine pour nous, je ne sais pas qui était en charge du camp. Nous avions principalement de la soupe sans rien dedans. Il n'y avait pas de viande dedans. De temps à autre il y avait une souris qui flottait dedans et nous la sortions de là et mangions la soupe car c'est tout ce que nous avions à manger.

Diane King - Combien êtes-vous restés dans ce camp ?

Karin Manion - Deux ans et demi.

Diane King - Et après ça ?

Karin Manion - De là, nous nous sommes rendus à Berlin. Étant donné que l'Allemagne avait été totalement mise en pièces par les bombardements, la réglementation en vigueur voulait une preuve que nous avions un endroit où aller avant de laisser partir tous ces réfugiés, étant donné qu'ils ne savaient pas si leurs maisons existaient toujours. La chose était compliquée pour différentes raisons. Durant la première année dans le camp, nous n'avions pas le droit de recevoir du courrier ou d'en envoyer. C'était très triste, car nous étions très inquiets, il y avait principalement des femmes et des enfants dans ces camps et les pères étaient dans l'Armée allemande. Nous étions donc inquiets de savoir s'ils étaient vivants, blessés ou autre. Donc, qu'ils nous empêchent de recevoir du courrier était très douloureux. Bref, après une année, ils nous ont autorisé à recevoir du courrier et ma mère a immédiatement écrit à tous ceux auxquels elle pouvait penser en Allemagne. Elle a écrit que nous étions ici dans un camp pour réfugiés au Danemark. Eh bien, mon père a eu beaucoup de chance, il avait été fait prisonnier par les Russes. Mais il doit être l'exception, car les Russes maltraitaient leurs prisonniers et ils lui ont permis de rentrer à la maison immédiatement après la guerre. Quand mon père a su où nous étions, il a fait la demande pour qu'on puisse rentrer. Ce processus a pris un certain temps, mais en 1948, nous étions autorisés à rentrer à la maison. L'Allemagne à cette époque était encore dans un processus de nettoyage les ruines étaient toujours là, je me souviens, et là encore nous avons eu de la chance, la maison dans laquelle nous vivions n'avait pas été bombardée, nous étions aux abords de la ville dans une zone appelée "*Spandau*". Les gens qui écoutent ceci se souviendront peut-être du mot "*Spandau*" car c'est là où Rudolf Hess était prisonnier. C'est là où il est resté jusqu'à ce qu'ils le tuent. Donc, nous avons une maison où aller qui n'avait pas été bombardée. Nous étions chanceux.

Diane King - Comment êtes-vous arrivée au Canada ?

Karin Manion - Eh bien, en fait mon père est venu au Canada en 1953. Et c'était sans raison particulière. À l'époque mon père avait un bon emploi en Allemagne, nous avions un endroit où vivre et nous avions une belle vie. Mais le gouvernement canadien est venu [en Allemagne] afin de recruter des Allemands. Ils voulaient des gens avec des connaissances techniques ils sont donc allés en Allemagne nous disant : "*Venez au Canada la terre du futur*" Donc mon père fut convaincu, il a toujours eu un tempérament d'aventurier. Il est donc venu ici et il a acheté une maison peu de temps après, les maisons n'étaient pas chères dans ce temps là et il avait un bon travail. Puis, un an et demi plus tard, la famille l'a rejoint. Je n'étais pas très heureuse de cela. J'ai détesté devoir quitter mes amis. Être dans un pays dont nous ne connaissions pas la langue Je n'avais eu qu'une année de cours d'anglais ce qui n'était pas suffisant quand on doit vivre avec des gens qui le parlent couramment tous les jours. Bref, ce fut très difficile pour moi. J'ai fait mon cursus scolaire dans le système de Lycée canadien. Ce fut difficile. Mais j'étais attentive et j'ai très vite appris. Je me suis assimilée et j'ai découvert que mes pairs étaient assez gentils, ils m'acceptaient. Ce sont les enseignants qui parfois ne m'acceptaient pas et qui n'étaient pas très gentils envers moi.

Diane King - Quel était le problème ?

Karin Manion - Je ne suis pas sûre.

Diane King - Etait-ce dû au fait que vous étiez Allemande ?

Karin Manion - Eh bien, je le soupçonnais. Par exemple quand nous étions en cours d'histoire je voulais participer et je levais la main et invariablement je n'étais pas autorisée à parler car j'aurais eu plusieurs choses à dire, mais je n'y étais pas autorisée.

Diane King - Qu'auriez-vous dit si vous aviez pu parler de l'Allemagne Nationale-Socialiste par exemple ?

Karin Manion - Eh bien, bien sûr que je n'aurais rien pu dire, car je ne savais rien. J'étais trop jeune à l'époque où j'ai vécu là, et après la guerre nous étions si pauvre et si occupés à survivre que la politique ne nous préoccupait guère. Certes nous avons vécu la guerre et nous avons dû faire face à toutes ces atrocités et je me suis toujours dit que c'était le genre de choses qui doivent arriver en tant de guerre et je ne me suis jamais interrogée là-dessus, du tout. Donc, je n'y connaissais rien. Et quand les enfants à l'école me demandaient ce que je pensais d'Hitler je rentrais à la maison et je demandais à mon père : "*Qui est Hitler ?*" Je n'en avais aucune idée. Ce n'est que plus tard que j'ai découvert. Mon père m'a expliqué que c'était le dirigeant du peuple allemand. J'ai demandé à ma mère : "*C'était comment de vivre là-bas à cette époque ?*" Et ma mère a dit : "*Ce furent les plus beaux jours de leur vie quand Hitler est arrivé au pouvoir.*" Car jusque là, les gens étaient affamés. La plupart des gens étaient au chômage. Hitler est arrivé au pouvoir et tout à coup tout le monde a trouvé du travail et plus personne n'était affamé. La racaille n'était plus dans les rues et les gens n'avaient plus peur de sortir dehors le soir. Ma mère n'avait que des choses positives à dire sur notre vie à ce moment-là. Jusqu'à ce que la guerre éclate et alors les choses ont changé radicalement.

Diane King - Donc vous voici grandissant au Canada, à quel moment avez-vous pris conscience que votre identité en tant qu'Allemande n'était pas une mauvaise chose et quand avez-vous ouvert la porte au révisionnisme ?

Karin Manion - Cela a pris beaucoup de temps car je me suis mariée très jeune, j'ai élevé une famille et j'étais très occupée. La politique ne m'intéressait pas. En fait, j'ai toujours... Parce que j'avais vécu des expériences négatives ici au fond je cachais le fait que j'étais Allemande et que j'ai pu avoir quelque chose à faire avec... Beaucoup parmi nous, Allemands, nous sommes assimilés très rapidement et nous avons appris la langue très vite, mais nous avons gardé le silence également car nous ne voulions pas parler de ce que nous avons vécu, Il s'agissait de mauvaises choses. Ce n'était pas agréable pour nous de se souvenir de la guerre, nombreux d'entre nous avons perdu de la famille, des frères et des sœurs, etc. Il y a des gens qui sont morts de faim, donc nous ne voulions pas raviver ces souvenirs. Tout cela pour dire que cela m'a pris du temps avant de pouvoir en parler. Puis, soudain quand mes enfants eurent grandi j'avais plus de temps pour moi. Quelque chose de bizarre est arrivé, l'historien David Irving est venu en visite au Canada. Et pour une raison quelconque, que je n'ai pas comprise, il fut arrêté. Et il fut expulsé du pays. Je me souviens avoir vu sa photo en première page du

Toronto Star, il était menotté et se faire expulsé du pays. Et cela m'a ennuyé. Je me suis dit : *"Cet homme est un historien, pourquoi l'expulser du pays ? Pourquoi est-il si détesté ? Il n'a commis aucun crime."* Et ils sont allés jusqu'à le menotter ! La seule façon dont je pouvais riposter c'était en écrivant une lettre à l'éditeur. C'est ce que j'ai fait et j'ai fait une réclamation. Je leur ai demandé ce qu'était en train de devenir ce pays ? Que je pensais que le Canada était un pays de liberté. Et voilà qu'ils arrêtent des historiens et les déportent. Et voici que ma lettre fut publiée ! D'abord j'ai reçu un appel téléphonique du Toronto Star. Ils m'ont tout d'abord demandé de m'identifier afin de s'assurer que la lettre était bien de moi et ils m'ont demandé s'ils pouvaient publier la lettre. Et je leur ai dit oui pas de problème. La lettre fut en partie publiée mais elle était là. Le principal de l'histoire était là, l'histoire était là. J'ai dit quelque chose comme : *"Les vainqueurs écrivent l'histoire"* Bien sûr ils l'ont supprimé du texte. J'étais un peu déçue, mais heureuse qu'elle soit publiée malgré tout et que j'ai pu exprimer mon dégoût de cette façon. C'est comme cela que j'ai commencé à m'intéresser à l'histoire.

Diane King - Que s'est-il passé ensuite ?

Karin Manion - Eh bien, quelqu'un m'a téléphoné un mois plus tard, pour me dire qu'ils avaient lu ma lettre et qu'ils pensaient la même chose, qu'ils faisaient partie d'une organisation et que je serais peut-être intéressée de les rejoindre. Ils voulaient m'envoyer certaines informations qui pourraient m'intéresser. Je leur ai dit que j'étais d'accord pour recevoir ces informations et j'ai reçu quelques brochures de cette organisation et une invitation à leur réunion mensuelle. Je n'ai pas pu m'y rendre finalement car c'était à l'Est de la ville et c'était beaucoup trop loin pour que je puisse m'y rendre. Plus tard quand ils ont déménagé leur bureau vers l'Ouest j'ai pu y aller. Ils débattaient de choses intéressantes une de ces choses portait sur la Deuxième Guerre mondiale. Il y avait des conférenciers qui venaient parfois et beaucoup de sujets étaient abordés. Donc je me rendais un peu là-bas et puis un jour ma mère me téléphone, et elle me dit : *"Karin, l'ambassadeur allemand d'Ottawa qui est de Prusse Orientale il aimerait savoir combien de personnes de Prusse Orientale se trouvent au Canada."* Il a organisé une réunion, dans un des hôtels de la ville. Invitant toutes les personnes originaires de Prusse Orientale à s'y rendre. Ma mère m'appelait donc pour voir si je voulais y aller avec elle. Je suis donc allée avec elle. Et mon Dieu ! La salle de conférence que l'homme avait louée était pleine à craquer de toutes ces personnes de Prusse Orientale ! C'était fou ! Ils ont pu avoir une salle supplémentaire afin de pouvoir accueillir tout le monde. Suite à cela, un groupe s'est constitué et nous avons décidé de créer une organisation d'ancien expulsés et réfugiés allemands. Cette organisation était dirigée par un homme du nom de Siegfried Fischer. C'est comme cela que nous nous sommes rencontrés et que j'ai pu offrir mon aide au sein de cette organisation. Je me rendais à leur conférence mensuelle. Ils avaient souvent des conférenciers. Les sujets abordés étaient intéressants. J'ai soudain pris conscience que ce qui nous avait été fait était criminel. J'avais toujours cru que tout cela n'était que les conséquences attendues d'une guerre. Mais expulser 17 millions de personnes et donner un tiers du pays aux Russes et aux Polonais ce n'est pas juste. C'est criminel. Puis nous avons été jetés dehors et je faisais partie de ces gens-là. Je n'avais jamais songé à cela avant. Nous avons tout perdu. Nous n'avons pu prendre que ce que nous pouvions transporter. Nous avons perdu notre maison dans l'Est, elle a été donnée à quelqu'un qui en a hérité puisque nous

n'avons pas eu le droit d'y retourner. Le pays étant devenu Russe. J'ai une photo de ma maison ici. C'était notre maison. Et puis un beau jour le rideau de fer est tombé, en 1989. Deux ans plus tard, j'étais curieuse de voir si notre maison était toujours là. J'ai donc décidé d'y aller. Car nous n'avions pas le droit d'aller là-bas jusque-là. C'était en territoire Russe et nous n'avions pas le droit d'entrer, personne n'avait le droit d'entrer en tous les cas pas les Allemands. Mais nous avons eu un visa valable pour dix jours. Il y avait un autre groupe de personnes de Toronto - nous étions 8- qui nous accompagnait et nous sommes allés en Prusse Orientale. Ma mère m'avait donné une carte et une photocopie de la photo de la maison que je vous ai montrée. Je voulais voir si la maison était toujours debout. Et oui elle était toujours là, en très mauvais état, Pas comme je me l'imaginai quand nous l'avons laissé en 1945. Elle tombait en ruines, mais il y avait des gens qui y vivaient. Il y avait une famille de Russes qui vivaient au rez-de-chaussée et des Lituaniens à l'étage. Bien sûr je suis audacieusement allée dans l'arrière-cour j'ai pris des photos de l'extérieur. Les gens qui vivaient dans la maison nous observaient de derrière les rideaux. Ils ne voulaient pas sortir. Je les aurais salués.

Diane King - Ils ne savaient pas que vous étiez Canadienne.

Karin Manion - Je ne sais pas, mais ils ne sont pas descendus.

Diane King - Ce n'est pas une attitude courante d'avoir des gens qui viennent photographier votre maison.

Karin Manion - Absolument. Il y avait cette vieille femme dans le jardin d'à côté, elle est venue à la clôture et nous a demandé ce que nous faisons ici, et Sigi, qui avait organisé le voyage, a expliqué que c'était la maison de mes grands-parents et que je n'avais pas vu cette endroit depuis 1945, d'où notre présence ici.

Diane King - Donc une des choses que vous avez faite après avoir vécu au Canada, fut de retourner dans votre patrie. Quelles autres expériences avez-vous vécues et que faites-vous aujourd'hui par rapport à tout cela ? Toutes ces choses horribles, toutes ces choses que vous avez découvertes. Que ressentez-vous maintenant ? Que se passe-t-il dans votre tête maintenant ?

Karin Manion - Eh bien, je suis un peu en colère. Tout d'abord parce qu'ils ont donné un tiers de notre pays et nous ont fichus dehors. Comme je les dis il y a 17 millions d'Allemands qui furent expulsés et quand je suis arrivée au Canada la population de ce pays était de 18 millions, cela vous donne une idée de la quantité de gens qui ont perdu leurs maisons. Et tout cela était le résultat des sanctions des Alliés. Ils ont décidé de cela à la Conférence de Yalta. Les trois comparses : Staline, Churchill et Roosevelt. Selon eux l'Allemagne étant si vilaine il fallait qu'ils lui prennent un tiers de ses terres. Ce que ces trois criminels ont fait à l'Allemagne ainsi qu'au reste d'entre nous n'est pas drôle. Il devrait donc y avoir un PROCÈS POUR CRIMES DE GUERRE post-mortem par contumace ! Néanmoins, ils DEVRAIENT subir un procès pour leurs énormes crimes contre l'humanité. IL EST PLUS QUE TEMPS ! Après tout... un PROCÈS POUR CRIMES DE GUERRE MAINTENANT vaudrait mieux

que jamais ! 3 millions de ces expulsés sont morts sur la route. J'ai été exposée à une quantité importante de choses négatives. À propos de mon pays. Et cela me met en colère, car ça ne s'est pas passé comme cela a été décrit. Je suis en colère quand tous les jours à la télévision je vois que des choses négatives sont dites sur les méchants allemands et sur l'ère hitlérienne. Et j'ai découvert que les choses ne se sont pas passées comme elles sont décrites aujourd'hui. Nous avons des lois contre les discours de haine dans ce pays, mais pour une raison quelconque cela ne s'applique pas aux Allemands car tout ce que je vois quotidiennement c'est de la haine envers les Allemands, à travers les médias. Je dois dire pour la défense des canadiens, que c'est un peuple de gens biens, mis à part cela. Je pense que tranquillement ils en sont venus à nous respecter ce qui n'était pas le cas quand je suis arrivée dans les années 50. Je me souviens au collège j'avais un petit ami, il m'a dit : "*Je ne peux pas t'emmener chez moi, mon père va me chasser de la maison si je ramène une Allemande.*" Des choses comme cela m'ont marquées. Les Allemands étaient traités de façon négative. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Actuellement, je suis très impliquée dans la révision de l'histoire. J'assiste à des conférences, je lis des livres parce que quoi qu'on m'ait appris par le passé, j'ai découvert que cela ne s'applique plus désormais et que les choses se sont passées différemment.

Diane King - Très différentes.

Karin Manion - Eh bien, l'Allemagne n'a toujours pas de traité de paix après toutes ces années. Plus de 70 ans après la guerre, nous n'avons toujours pas de traité de paix. Après la guerre, les Alliés ont pris le contrôle bien sûr et ils l'ont toujours. Les Allemands ont dû subir un processus appelé : "*Processus de rééducation*".

Diane King - Il s'agit de la "*dénazification*TM" je crois.

Karin Manion - Eh bien "*dénazification*TM", mais aussi "*rééducation*" les livres d'histoires furent détruits et ré-écrits, modifiés. Il n'y avait vraiment rien de bon à propos de l'Allemagne. Maintenant que j'ai été exposée à cela maintenant je pense que mon travail dans cette vie est de voir l'Allemagne sous un autre jour et de la décrire comme cela.

Diane King - Oui sans doute de voir l'Allemagne sous son vrai jour c'est la base du révisionnisme, il s'agit de réviser l'histoire selon certaines normes, c'est de réviser l'histoire sur une norme de vérité, sur ce qu'elle fut, et non pas sur ce qu'on nous a dit qu'elle fut.

Karin Manion - Oui, tout à fait. C'est très juste.

Diane King - Karin, est-ce qu'il y a autre chose que vous voudriez dire pour encourager les personnes qui vous écoutent ?

Karin Manion - Eh bien, continuez à chercher. La vérité est ailleurs. Je me suis sentie mal quand j'ai visité l'Allemagne ces dernières années les Allemands là-bas ne semblent pas avoir encore découvert la vérité Ils ont un regard très négatif sur leur peuple et sur leur passé

historique. Je trouve cela très injuste. Ils devraient s'informer. Prendre le temps de s'informer. Ils découvriront que l'Allemagne n'était pas le croquemitaine.

Diane King - Qu'est-ce que vous aimez lire en particulier ? J'ai remarqué que vous avez le magazine Barnes Review.

Karin Manion - Tout à fait, j'adore le Barnes Review Les gens du Barnes Review (c'est ce magazine) avant ils avaient un journal intitulé "*The Spot Light*"

Diane King - Je m'en souviens.

Karin Manion - Auquel je me suis abonnée. Sauf qu'on a fait arrêter la revue "*The Spot Light*" pour une raison que j'ignore. Enfin, encore une fois ce n'était pas politiquement correct.

Diane King - Est-ce que vous lisez des livres comme ceux de Germar Rudolf qui sont assez techniques ou bien ?

Karin Manion - Eh bien, j'ai reçu certaines des publications de Germar.

Diane King - Avez-vous regardé des vidéos sur YouTube comme celles de Ernst Zündel ?

Karin Manion - Oui, et en fait quand Ernst Zündel fut traîné au tribunal, je suis allée au tribunal et j'ai suivi les débats. J'ai trouvé cela assez instructif. Je ne pouvais pas comprendre comment on pouvait mettre une personne en prison pour ses opinions. Il a exposé qu'il n'y avait pas eu 6 millions de personnes gazées. Il n'y en avait pas autant en Allemagne. Cet homme avait ses propres opinions et tout le monde devrait être libre de penser ce qu'il veut. Pourquoi mettre une personne en prison pour cela ?

Diane King - Tout à fait.

Karin Manion - Cela m'a profondément touchée.

Diane King - Tout à fait. Nous arrivons à la fin de cette interview. Merci infiniment Karin, votre histoire fait partie de ces histoires tues, qui DOIVENT être racontées. Les Allemands n'ont pas eu droit à la parole. Et nous recherchons ces personnes qui n'ont pas eu de tribune pour leur donner l'opportunité de dire raconter leur version de l'histoire. Vous n'allez pas entendre cela sur la chaîne History. Vous entendrez tout ce qu'(((ils))) veulent que vous entendiez et rien d'autre. Nous voulons que vous entendiez la vérité. Comme Karin l'a dit : "*La vérité est ailleurs*".

Je suis Diane King de la Ligue des Révisionnistes Extraordinaires.

Merci.

"Pour savoir qui vous gouverne voyez juste qui vous n'avez pas le droit de critiquer."

Voltaire

HOMMAGE PARTICULIER

Aux millions de réfugiés allemands fuyant les Alliés barbares sur tous les fronts.

Aux 10,000 victimes du Wilhelm Gustloff dû à l'hostilité, à la détermination et au vice des Alliés, en particulier les atrocités commises par les Soviétiques,

Et aux quelques 17 millions d'Allemands de souche expulsés de leur patrie à cause de la Deuxième Guerre mondiale parmi lesquels 3 millions sont morts sur les routes.

Et CELA, nous ne l'OUBLIERONS JAMAIS !